

## Indochine



Témoignage d'André Vichard (LA-Au 42-47)

### Ma première journée de captivité chez les Viêts

J'ai été capturé par les Viêts au cours de la " Bataille de la route coloniale n°4 - RC 4 " qui se déroula du 18 septembre au 17 octobre 1950, au Tonkin, à la frontière de Chine, s'achevant par l'abandon de la place de Lang Son, laissant aux troupes du Viêt-minh un butin considérable. Cette bataille fut un tournant décisif de la Guerre d'Indochine qui se solda, comme chacun le sait, par le désastre du Diên Biên Phu. Dans un article intitulé " *Une bouteille de Monbazillac dans la bataille de la RC 4* " paru dans " *le Journal des AET* ", il y a quelques années, j'ai relaté un épisode des événements.

Le peloton blindé du 1<sup>er</sup> régiment de Chasseurs auquel j'appartenais, après avoir détruit ses véhicules, combattit à pied avec le 3<sup>e</sup> bataillon colonial de commandos parachutistes et la compagnie de renfort du 1<sup>er</sup> bataillon étranger de parachutistes, l'ensemble commandé par le capitaine Cazaux, un AET de Saint-Hippolyte qui disparut en captivité.

Le peloton du 1<sup>er</sup> RC reçut la citation suivante à l'ordre de l'armée pour sa participation à la bataille : " Par décision du 19 janvier 1951, sur la proposition du secrétaire d'Etat aux Forces Armées (Guerre), le ministère de la Défense nationale, cite à l'ordre de l'Armée le 1<sup>er</sup> peloton du 5<sup>e</sup> escadron du 1<sup>er</sup> régiment de Chasseurs : *Peloton détaché depuis plus de trois mois au poste de That Khé (Tonkin). S'est couvert de gloire dans les journées des 10 et 11 octobre 1950. Chargé de protéger par ses feux l'évacuation de la garnison est resté seul sous le commandement du lieutenant Pascal, jusqu'à l'aube dans la citadelle, accomplissant entièrement sa mission. Fidèle aux traditions de la cavalerie, a couvert une dernière fois l'arrière-garde d'infanterie durement accrochée au passage du Song Ky Cong. Après avoir détruit son matériel, a réussi à rejoindre les éléments qu'il venait d'appuyer, participant avec eux à d'ultimes combats au cours desquels il disparut en entier* ".

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre des TOE avec palme.

Au soir de ma capture, non loin d'un poste dit 41, tenu auparavant par une section du 3<sup>e</sup> régiment étranger d'infanterie, je fus enfermé dans un blockhaus bâti par les légionnaires pour la protection d'un petit pont au pied du poste.

Au petit jour, les Viêts me firent sortir et monter jusqu'au poste entouré de 3 réseaux de fil de fer barbelé distants l'un de l'autre de 3 ou 4 mètres. Entre ces obstacles l'herbe avait poussé d'une quarantaine de centimètres. Un Viêt, de son arme, me poussa par une petite ouverture entre deux réseaux. Je constatai alors que dans l'herbe les légionnaires avaient fixé sur des piquets plantés dans le sol, des obus de mortier piégés sur l'ogive par une grenade servant de détonateur dont la goupille de sécurité avait été remplacée par une épingle de sûreté reliée par un fil métallique très mince à un autre piquet. Les légionnaires n'avaient pas lésiné sur le nombre d'obus piégés. On peut facilement imaginer le spectacle offert en cas d'assaut des Viêts sur le poste. Ce ne fut pas le cas. Le poste fut abandonné.

Je neutralisai un premier obus en refermant l'épingle de sûreté. Puis les Viêts me firent signe d'avancer dans le secteur ainsi piégé. Ne distinguant pas très bien les engins, j'avançais prudemment et en m'inclinant j'écartais l'herbe de la main pour sentir le fil et le suivre jusqu'à la grenade. Je neutralisai ainsi un deuxième et un troisième obus. Ça ne pouvait pas durer ainsi. Je n'en menais quand même pas large. Il fallait que je fasse quelque chose pour me tirer de l'endroit insalubre. Je tenais à la vie. Je décrochai alors un obus de son piquet, ayant au préalable refermé l'épingle de sûreté de la grenade. Puis muni de mon obus, et sans m'occuper des Viêts, je sortis du secteur. Je brandis l'obus vers les Viêts qui se jetèrent à plat ventre et je leur criai à haute et intelligible voix, " *si vous m'emmerdez encore, je vous fous l'obus sur la gueule* ". J'étais hors de moi. Un Viêt me fit signe de poser l'obus à terre et de venir vers eux.

Toujours sous haute surveillance, je descendis jusqu'au blockhaus où je passai la journée, m'interrogeant sur mon sort. De temps en temps, je m'assoupissais et quand j'étais éveillé, je voyais le visage d'un Viêt, ayant droit à chaque apparition à un sourire moqueur qui en disait long sur l'avenir.

A la tombée de la nuit, on m'invita à sortir du blockhaus, on me colla 3 fusils en bandoulière et ainsi chargé je fus conduit par mes gardiens jusqu'à une rivière au courant rapide qui coulait non loin du poste. La largeur était d'une bonne centaine de mètres. A la berge, un radeau de bambous m'attendait pour franchir la rivière. Un paysan du coin chargé de la manœuvre de l'embarcation, me gratifiant d'un sourire, "*m'invita*" à y prendre place. Je m'accroupis, toujours chargé de mes trois fusils. L'embarcation manœuvrée habilement par le brave paysan à l'aide d'une perche de bambou s'éloigna lentement de la berge pour la traversée hasardeuse de la rivière. De temps en temps des remous secouaient le radeau. Je n'en menais pas large : si notre esquif venait à chavirer, je filais au "*bouillon*", toujours lesté de mes trois fusils et c'en était fini pour moi de la guerre d'Indochine. Mais mon ange gardien veillait, nous atteignîmes enfin après bien des émotions la rive opposée. Un soldat viêt qui attendait là me délesta de mes fusils et un autre me dirigea vers une paillote sur pilotis. Il me fit monter à l'étage où se trouvaient déjà d'autres prisonniers. Avec eux, je passai la nuit allongé sur le plancher en lattes de bambou. Le lendemain, nous rejoignîmes d'autres prisonniers pour être acheminés et répartis par petits groupes dans différents hameaux, logés dans des pagodes désaffectées.

Après 16 mois de captivité, je fus libéré avec d'autres prisonniers des différents camps de la route coloniale n°4. Nous étions à Hanoï le 27 janvier 1952. Nombreux furent ceux qui ne purent survivre à la rigueur de la captivité, épuisés par des marches exténuantes, le plus souvent pieds nus, et des maladies (paludisme, dysenterie, béri-béri). Il ne fallait pas compter sur les Viêts pour avoir des médicaments.

Je raconterai plus tard comment j'ai pu faire savoir à ma famille que j'étais prisonnier. Les Viêts ne tenaient pas à communiquer les noms des prisonniers au commandement français. Quand nous le leur demandions, la réponse était : "*que vos familles demandent au gouvernement français ce qu'il a fait de vous*". C'était ainsi pendant toute la captivité. Et ils ajoutaient "*contentez-vous d'être nos pensionnaires, vous êtes maintenant dans le camp de la Liberté*".

"*Malheur aux vaincus !*", c'était la philosophie dans les camps viêts.

La rivière dont il est question dans le texte s'appelle le Song Ky Cong qui se jette en Chine dans le Yang Tse Quiang.

Du haut d'un pont détruit par les Viets, le peloton du 1<sup>er</sup> RC précipita ses véhicules blindés dans la rivière. Une AM M8 resta immobilisée. Elle fut incendiée.

**André Vichard (LA-Au 42-47)**